

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 10

Artikel: Po le tenotmobile : onna pancarta po appèdzî à l'entrâie dâi velâdzo
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225717>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marohé, Lausanne



PO LE TENOTMOBILE

Onna pancarta po appèzzà à l'entrâie dâi velâdzo.

Monsu, se vo z'allâ prâo pllianc
Vo verrâ adan lo velâdzo :
L'è bin galé, que lè dzein diant ;
Lè dzouveno lâi sant bin sâdzo,
Lè femalle l'ant biau vesâdzo. —
Se vo tracî cò on sauvâdzo,
L'è lo gapion que vo verrâ
Et la prèson avoué sè rats.
I' acheint lo nêzé... et lo mâdzo. —
Se vo fuzâ quemet on fou,
Eh bin ! vo vo rontrâ lo cou ;
Quand vo sarâ su 'na svîvre
Vo verrâ noutrou cemètfro.

Marc à Louis.

Souvenirs d'antan.

Le 8 décembre 1910.

LO RAT BLLIANC

DEIN lo pays dei zizelettes, se trovâve on lulu crôtu que raîcive et tsapllîave dâo boû por les dzeins retses quasu tota l'annâie.

Assebin clli gaillâ qu'etàî dégourdi et ne demandâve pas mî què la besogne, portâve la breinta aò teimps dei veneidze, por tsertzi les bossettes, lô vein novei qu'on appellêve « la triclette ».

Aidhîve assebin lè dzeins que rebattâvant lo vein du lè caves et lo tserdzivant princhopalamèint pô les bordons qu'habitânt lè z'Alle-magnes.

Te fasâi deïnse dé boune senanne, au meime que n'avâi pas dâo boû à raîci.

On dzò qu'età ein train deïn onâ cave, de tserdzi dâo vin dé septante-cinq pô l'envoyâ per lè tzémin dè fei, s'è trovâ deïn la mîma cava on vase dé fina gotta de l'annâie de septante, que l'avâi età fé peindant que les sordat dé Borbaki se frottâvant lè bottes avoué les Prussiens, et què lè tzévaux sè rondgivant la quva.

Les dzeins qu'ètant occupâ deïn cllia câva, se fôtvânt pas mô dè la venasse dè septante-cinq ; amâvant se rinci la guerguette de cllia de septante.

Venient assebin, lo toor de vouâidî lo vase dé fina gotte, et avant que de téri la portetta, voiquè mon crotù que desè a on ovrâ que se nommâve Djakot et qu'etàî dâo pays dâi z'ourses dè Berne !

« Se te vâo mè creire, faut vito terî on seillon (le derra) de clli vin, car por en querî dâo mîmo, c'est fertile.

Terîvant on seillon et lo catzivant eintré dou vases.

Assebin lo crotù que lo nâ et lo meinton sè croquâvant, desâi à Djakot : « Dépatze-té, voiquè lo vin que devegne trobliô. N'avant pas

lezi de s'infatâ lo liquide et què Djakot lèvave la portetta, que voiquè on pecheint rat bllianc, bllianc coumo caion étzaudâ et râclia ; bllianc coumo sè saillîve on demeindze dé tzi lo Fratei, que cheint deïn la seille per la portetta.

Lo lulu crotù, lo Djakot, et on ôtre ovrâ fôtant lo comp. Ion grimpe pè oûne êtchile, on oûtro s'infâte eintré dou vases et lo crotù cort pé la cou. Lè trei boèillavânt, fasant dei ranquemellaies è faire treimbliâ têt on velâdzo.

Lè Dzeins dei z'eïnverons clliouzâvant lei portes croyant que dei loûo ètant venius por lè z'ètrangllia et les dèpenaillî.

Et ! què creidez vò âp rèsurtat de stâ tsanson ?

La voiquè : clli gormands n'ant pe rein mè volîu bâire de vilhio.

Ch. Deschamps, Algérie, Trézel.

FOINS DE MONTAGNE



N avait dit à Jean-Louis Braillard de venir. C'est un journalier. On aurait du travail pour lui, parce que, pendant huit jours au moins, on s'en allait faire les foins de montagne.

Il est venu, suivi par les gosses du village, polissons qui criaient : Hé ! Braillard la chique ! Voilà Braillard ! Salut ! mais lui venait, non inquiet de cet accueil, toujours le même. Il aime trop le vin de chez nous : alors, certaines fois, rentrant dans la nuit, il parle haut sur la route sonore, et chique et rôte, avance, lent, la démarche peu sûre, et s'arrête et discourt, bras ballants, seul, et chante d'étranges chansons. D'où cet accueil.

Il est venu, il a été là à l'heure du départ, qui est sept heures et demie, heure de fin du jour, faite pour qui veut monter là-haut, près du ciel bleu : c'est une belle couleur.

On a suivi la route pierreuse : on passe devant les Prises, étagées à flanc de pente, jusqu'à la forêt. On monte, réglant l'allure sur celle des bœufs qui tirent, patients, soumis, deux grands chars à échelle. Nous, on marche en avant ; on rit : Braillard dit des drôleries. Rire bon à entendre, rire gros, campagnard, franc.

A l'écart de nous, Jean vient : Claudine est près de lui. Il l'aime, heureuse de faire les foins de montagne, puisque Jean est là, qui est sien, rien qu'à elle. Cette douceur qu'il y a à posséder un ami, rien que pour soi, en égoïste et jalousement. Elle a mis sa robe brune, grossière, mais par dessus est un grand tablier rouge, couleur qui fait plaisir à voir, parce que gaie : son fichu est de même couleur. Claudine et Jean.

Nous devant. — On rit toujours : on monte : on arrive aux dernières Prises. De là on voit le lac dans son entier. On regarde : il est beau, véritablement beau, simple de lignes. On le porte en son cœur. On regarde : des lumières s'allument à Estavayer, là-bas, très petites étoiles jaunes, mais pas dans le ciel. Ce soir la lune est grande. On regarde, avec des yeux d'amour.

Maintenant on va dans la forêt : il est venu de la nuit sur nous ; on ne rit plus : on se tait, sauf qu'il en est un qui chante, malgré que la pente soit raide. On s'arrête, pour donner du repos aux bœufs et pour allumer le falot qu'on suspend à l'arrière du char. On bourre sa pipe ; c'est pour de vrai qu'on aurait de la peine à s'en

défaire. On reprend la marche lente sous la nuit. Un pâturage est venu à nous, qu'on a traversé dans toute sa longueur, puis un chalet, bas et de pierre. Là, on couche sur le foin après avoir mis les bœufs à l'écurie.

On s'est endormi de suite, le corps lourd de fatigue, parce qu'on avait travaillé déjà dès le matin tôt à la vigne, sous le soleil. Puis ce long chemin de montagne parcouru.

C'est vers les deux heures que Braillard nous a éveillé disant dans la nuit :

— N'entendez-vous rien ?

— Non, qu'on lui a répondu.

— On marche sur le toit ; j'ai entendu des voix.

— Va voir !

— Non, non, qu'il disait, avec de l'effroi en lui, et nous tous on a entendu des voix — qui se sont tues. Claudine est venue contre Jean : il était heureux qu'elle eut peur, puisqu'elle se tenait tout contre lui, craintive. Il aurait donné beaucoup pour devoir la défendre et lui montrer, avec sa force, toute sa force, son amour. Mais les voix se sont tues : on s'est endormi de nouveau ; non pas Braillard qui tremblait encore.

Nous, au matin, quand le soleil est venu à nous par dessus le mont, on s'est levé, on a pris les faux et des provisions : là où l'on fauche, c'est éloigné du chalet.

Debout, et les jambes écartées, ce qui donne l'aplomb, le corps venant en avant, de même que les bras à chaque mouvement, on a fauché tout le matin. Il y a eu beaucoup d'andains, qu'on laisse au soleil, pour que le foin jette son feu, comme on dit.

A midi, au moment du repos, Braillard a parlé :

— Savez-vous que j'ai peur de coucher ce soir au chalet ! Il y a le diable.

Nous, on a ri, parce que, n'est-ce pas, on ne croit pas au diable, il ne nous effraye pas, on n'est plus des gamins, on a ri ; mais lui, sérieux et presque lâche :

— Je vous dis qu'il y a le diable et malheur à ceux qui sont là !

On ne l'a plus écouté : on s'est assoupi quelque peu, après quoi on a fauché jusqu'au soir. De temps à autre, on boit un coup à la topette. Il y avait du soleil sur nous.

A l'heure où il n'y en a plus eu, on a mis la faux sur l'épaule et le rateau : on a regagné le chalet, et nos bras étaient pesants de fatigue, ce qui fait que, sans rire et plaisanter beaucoup, on s'est couché. On a dit : Bonsoir ! — Braillard a dit : Bonsoir ! et Jean, après avoir fermé la porte et posé tout contre une grande pierre, a embrassé Claudine pendant qu'ils étaient dans un coin sombre.

Et Braillard :

— Malheur à ceux qui sont là ! malheur !

— Alors, tais-toi, qu'on lui a dit de nouveau. Puis le sommeil, lourd, très lourd.

Nous, au matin, quand le soleil est venu à nous par dessus le mont, on s'est levé, mais non pas Braillard, qui était étendu, un bras plié sous la nuque. Hermann, un Suisse allemand, brave garçon, travailleur, s'est pproché de lui, puis est venu à nous, bégayant : il est mort.

Et nous, on a vu qu'il disait vrai.

Jacques Cornu.